

LE TRAVAIL DE MÉLANCOLIE

Séance du 7 mars 2009

Mélancolie et mémoire

« Je me souviens..... ». Cette expression, lorsqu'on la déploie dans une conversation ordinaire et banale, lorsqu'elle apparaît, lorsqu'elle se présente à l'esprit et qu'elle vient à la bouche, surgit presque toujours du même mouvement que le souvenir qu'elle semble évoquer. De quoi se souvient-on lorsque l'on se souvient, lorsque cela survient ? Se souvient-on d'un événement oublié, perdu dans la mémoire, comme nous serions tentés de le croire ou appelle-t-on le souvenir à l'aide d'une mémoire défaillante ? Dire ou s'entendre dire : « je me souviens » n'est-ce pas au fond commencer une entreprise autobiographique, l'écriture de souvenirs enfouis, perdus, cachés, rendus secrets à nous-mêmes ? Et ceci d'autant plus lorsqu'en l'évoquant, on peut dire « Je me souviens... d'un rêve ». De quoi se souvient-on lorsqu'on dit se souvenir d'un rêve ? Du rêve lui-même tel qu'on a pu le rêver ou du souvenir du rêve qui nous permet alors de le raconter, de le rêver une seconde fois en l'évoquant ou en l'écrivant ? « Je me souviens » agirait ici comme un remède, un appel à l'aide d'une mémoire défaillante, d'une amnésie normalisée par l'épreuve du temps. « Je me souviens » revient à se secourir, à recourir au présent d'une mémoire pour se souvenir des traces d'un passé. Oui, de quoi se souvient-on lorsque l'on se souvient ? Ce sera ma première question.

« Ces « je me souviens » ne sont pas exactement des souvenirs personnels, mais des petits morceaux de quotidien, des choses que, telle ou telle année, tous les gens d'un même âge ont vues, ont vécues, ont partagées, et qui ensuite ont disparu, ont été oubliées ; elles ne valaient pas la peine d'être mémorisées, elles ne méritaient pas de faire partie de l'Histoire.¹ »

Ainsi Georges Perec retrace-t-il, non pas seulement ses souvenirs (Je me souviens de Paul Ramadier et de sa barbiche, je me souviens des dufflecoats, je me souviens quand il y avait des petits autobus bleus à tarif unique), mais les souvenirs

¹ - Georges Pérec, Je me souviens, 1978.

de toute une époque, d'un temps commun et partagé. Que retrouve-t-on de soi lorsqu'on se souvient de cette manière d'événements ou de détails dont chacun d'alors aurait pu se souvenir, sinon de quelque chose « **d'inessentiel, de tout à fait banal, miraculeusement arraché à son insignifiance, retrouvé pour un instant, suscitant pendant quelques secondes une impalpable petite nostalgie.** »². Ce qui caractérise cette petite nostalgie, cette mélancolie passagère, c'est que les faits ou anecdotes relatés sont comme des morceaux de textes non signés, qu'ils évoquent des productions d'un passé comme de purs objets quasi étrangers, hors de soi car à l'écart de l'actualité de soi comme dans le rêve justement ou comme dans le phénomène de l'inquiétante étrangeté. Que se noue-t-il donc dans cette entreprise autobiographique, sinon celle d'une écriture d'un passé qui ressemble à un poème hors temps et qui pourtant révèle, vient mettre à jour les traces d'une existence vécue, ressentie, vivante, à jamais vivante à l'intérieur de soi, mais, peut-être, à jamais perdue car passée, dépassée ? Ces choses vécues semblent si loin, englouties dans un passé presque aboli, qu'elles ressemblent à un texte déjà écrit³, il y a longtemps, texte que l'on voudrait réécrire en l'actualisant et cela nécessite alors une telle refonte que l'objet de cette réécriture est presque toujours abandonné, que le deuil d'un tel projet s'impose de lui-même. Que retrouve-t-on de soi, pour soi, dans le projet de l'actualité d'une mémoire que l'on voudrait toujours active, intacte, indemne de tout oubli ou de toute déformation ? Ce sera ici, avec vous, ma seconde question.

Se posent donc, d'ores et déjà dans l'introduction de mon propos, les questions de la mémoire et de son rapport à la mélancolie, si la mélancolie souffre du mal d'archives au sens où l'archive ne saurait seulement se déposer, se ranger, se classer, se penser en se classant, qu'elle reste peut-être éternellement à l'abri de toute lecture, à l'abri de « tout vœu de lecture⁴ » afin qu'elle garde intacte sa potentialité d'agir contre l'oubli, pour qu'elle garde intacte le secret qu'elle contient. La mémoire donc, que l'on veuille ou non la faire vivre de manière active, il y aurait au travers d'elle, malgré elle, dans ses plis, comme une nécessité, un travail d'archivage qui s'imposerait de lui-même, les traces, leurs inscriptions, leurs écritures se croisant inévitablement en d'inévitables chiasmes qui forment, en se tressant, les repères des histoires singulières. Par quels chemins pulsionnels pourrait-on alors tenter d'en

² - Idem.

³ - Voir à ce sujet la thèse de H. Arendt sur St Augustin.

⁴ - Ginette Michaud, Le poème et son archive in Derrida, cahier de l'Herne, 2004.

faire une ultime lecture, rechercher le temps perdu, par quelle autre force que celle de la volonté, pourrait-on se soumettre à une telle épreuve, celle d'une lecture de l'archive en soi, de « l'archive vérité » tout en en sauvegardant le secret de sa lecture ? Je tenterai de soutenir avec vous, en votre direction, ce fait tout à fait singulier, que l'emprise d'une « certaine mélancolie », passagère ou non, dont il resterait bien sûr à cerner la définition, le modèle, l'archétype, procède d'une certaine éthique de la mémoire, soit une éthique du lieu et du geste plus qu'une éthique de l'acte. (C'est dans cet énoncé singulier que se croisent alors les réflexions sur l'éthique ou plutôt sur une éthique de l'éthique qu'auront pu produire les discours de la philosophie et de la psychanalyse au cours de ces dernières années.)

Telle sera l'ambition de mon propos et avant toute chose, je voudrais vous dire que lorsque j'évoque les termes d'une « certaine mélancolie », je me souviens de Jacques Derrida.

I - « Selon Freud, le deuil consiste à porter l'autre en soi. Il n'y a plus de monde, c'est la fin du monde pour l'autre à sa mort, et j'accueille en moi cette fin du monde, je dois porter l'autre et son monde, le monde en moi : introjection du souvenir (*Erinnerung*), idéalisation. La mélancolie accueillerait l'échec et la pathologie de ce deuil. Mais si je dois (c'est l'éthique même) porter l'autre en moi pour lui être fidèle, pour en respecter l'altérité singulière, une certaine mélancolie doit protester encore contre le deuil normal. Elle ne doit jamais se résigner à l'introjection idéalisante. Elle doit s'emporter contre ce que Freud en dit avec une tranquille assurance, comme pour confirmer la norme de la normalité. La « norme » n'est autre que la bonne conscience d'une amnésie. Elle nous permet d'oublier que garder l'autre au-dedans de soi, comme soi, c'est déjà l'oublier. L'oubli commence là. Il faut donc la mélancolie. En ce lieu, la souffrance d'une certaine pathologie dicte la loi — et le poème à l'autre dédié. »⁵.

Ce texte me servira de point d'appui et viendra alimenter l'essentiel de mon propos d'aujourd'hui, celui que je vous adresse et que je souhaite faire entendre à propos du secret de la mélancolie. Ce texte, ce morceau choisi, est une écriture,

⁵ - Jacques Derrida, Béliers, Le dialogue ininterrompu : entre deux infinis, le poème, Paris, Galilée, 2003, p 74.